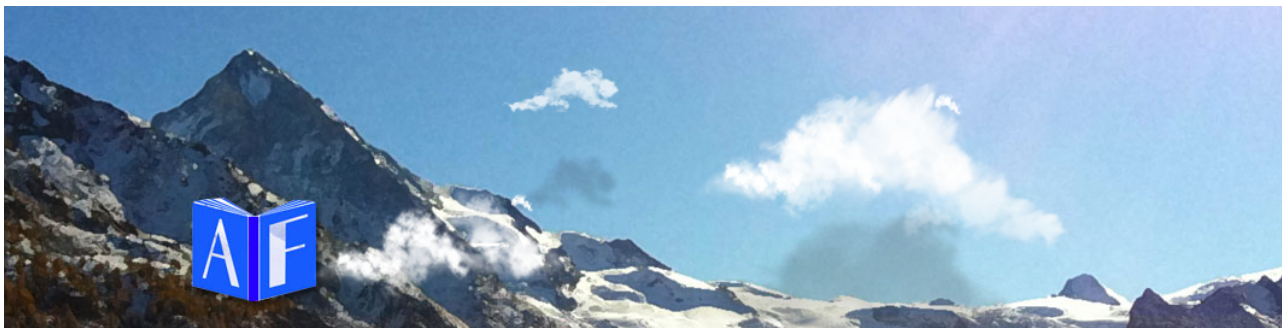




Extrait du livre CRI DES PAYSANS DE HAUTE MONTAGNE

C'est une impression étrange, j'avais entendu les uns passionnés parler des combats de reines, la force, les coups, la valeur de la bête, revenaient sans cesse. J'avais écouté également les spectateurs, ceux qui aiment, ceux qui critiquent, ceux aussi qui savent déjà tout, et d'autres, oubliant les bêtes ne tarissant pas de remarques sur les propriétaires, sur ceux qui pouvaient se payer une reine, sur ceux qui se plaignaient mais qui avaient, ceux encore qui trichait, autant de dialogues de toutes sortes qu'il y avait d'hommes de toutes sortes.

Mon ignorance rendait mon regard neutre, et j'ai osé survoler la fête, comme si je regardais dans une autre direction et j'ai vu d'abord très tôt le matin les paysans amener leurs bêtes, préparées comme pour une fête, toutes elles étaient belles, fières.

En rang, attachées à une corde tendue entre deux tracteurs, les belles dodelinaient de la tête, secouant leur sonnaille comme pour signaler leur bonheur d'être présentes.

L'arène encore vide était balisée d'abord par une corde puis quelques mètres plus loin par des barrières métalliques derrière lesquelles les propriétaires allaient prendre place.

Les paysans se sont mis eux aussi sur leur trente et un. Les uns ne quittent pas leurs bêtes, les autres passent et repassent, heureux, anxieux ; ils attendent leur tour d'être dans l'arène. Quelques dames du pays sont déjà là, en costume et moi, perchée sur un promontoire, je regarde toute la scène fascinée par la beauté et par la vibration de joie qui s'en dégagent si tôt le matin.

Les heures passent vite, et quand sonne les neuf heures, beaucoup de monde a déjà pris place autour de l'arène ou vont se mesurer les bêtes.

Le haut parleur appelle la catégorie cinq ; dans l'arène, douze belles génisses toutes plus belles les unes que les autres vont s'affronter. Elles sont si noires que



l'on pourrait croire que leur propriétaire les a passées au cirage, les rendant presque trop propres, presque trop belles.

Baronne porte le numéro 152, Couronne le 168 ; le jeu des bêtes se rencontrant est particulier. Elles sont côte à côte, pourtant chacune est dans le sens contraire de l'autre. Le nez au sol, Couronne et Baronne semblent figées, de glace. Rapide comme l'éclair, Baronne amorce le combat, mais Couronne préfère s'éloigner, la fête est finie pour elle aujourd'hui. Baronne fait face très vite à Tigresse, une belle noire à la peau brillante, elle porte le numéro 185. Yeux dans les yeux, raclant le sol de leurs sabots, les deux antagonistes semblent se tester, qui va céder la première ?

D'un coup rapide comme tout à l'heure avec Couronne, Baronne attaque, mais c'était oublier la force tranquille de Tigresse qui, solide comme un roc n'a pas bougé d'un pouce. D'un coup de tête décisif, elle éloigne Baronne qui vient de repérer son propriétaire. Comme si elle avait besoin de réconfort, ou peut-être afin de se faire pardonner son abandon, la belle vache noire s'approche des cordes et s'adoucit au contact de la main de son maître qui lui gratte le nez.

Tigresse s'est retournée vers Junon le numéro 173. Tigresse porte vraiment bien son nom, s'appuyant sur ses pattes arrières, elle tente de retenir la masse de chair qui fonce sur elle. Junon qui paraît plus longue, plus maligne ralentit le combat. L'une contre l'autre, naseau contre naseau les deux bêtes paraissent se reposer, mais cette impression est totalement fausse. Elles se hument et d'un coup d'épaule Tigresse surprend Junon et gagne le combat.